

le ciel, ils en auront senti ou la profondeur, ou la clarté, ou le mouvement ; voilà pourquoi je ne m'étonne pas que les peintres de paysages se préoccupent si exclusivement de certaines parties de leurs tableaux au détriment des autres, et je leur pardonne facilement. La nature change si souvent d'aspect ; le principe animé qui réside en elle, mobile comme Protée, fait passer toutes choses à travers des transformations si multiples, qu'on doit rarement dire des tableaux de paysages : ceci est vrai, ceci est faux d'une manière absolue. Dans les tableaux d'histoire ou de genre représentant la créature humaine et les choses matérielles dont elle s'est entourée, l'ouvrage du peintre est plus circonscrit ; il ne se place pas en face de la création entière comme le paysagiste ; il ne se met pas en lutte avec l'infini. On peut donc être plus exigeant envers lui qu'envers ce dernier.

Le plus grand tort des paysagistes, c'est de suivre des systèmes au lieu de voir, de sentir et d'exprimer aussi clairement que possible ce qu'ils ont vu et senti. S'ils cherchaient avec persévérance et ardeur à pénétrer les beautés mystérieuses des choses, ils pourraient espérer que la nature, en amante généreuse, leur livrerait peu à peu ses charmes les plus cachés ; mais non, ces messieurs raisonnent longuement, au lieu de contempler et de s'inspirer ; aussi leurs œuvres s'en ressentent, et l'on y trouve en général l'uniformité, la sécheresse de certains procédés plastiques, au lieu de la vérité dans l'imitation, de la vie dans la reproduction.

Quand nos peintres veulent être vrais et consciencieux admirateurs de la nature, il leur arrive souvent de se renfermer dans une imitation minutieuse et étroite qui n'est qu'une partie du vrai. Plusieurs sont parfaitement satisfaits s'ils sont parvenus à faire un rocher ou un arbre qui ressemblent par la forme matérielle seulement à un rocher ou à un arbre, comme ces catholiques orthodoxes qui se croient sauvés en récitant autant de *Pater* et d'*Ave*, qu'en prescrit l'Église. Pour les uns et pour les autres, la lettre est tout, et l'esprit rien ; ils ne voient pas que l'esprit est partout dans la nature, et que la forme est toujours sous sa puissance. Aussi, dans cette imitation servile, ne se trouvent comprises ni l'harmonie des